

# 1 . Cuisine des mères

---

*« Il était une fois dans la ville de Foix une marchande de foie qui vendait du foie. Elle se dit, ma foi, c' est la première fois que je vends du foie dans la ville de Foix. » Déconcerté par les différentes significations du même mot, l' enfant ressent le même trouble face à l' analyse du langage et à l' ambiguïté des sentiments. Confusion de l' orthographe et confusion du cœur : la nourriture d' enfance peut être moment délicieux ou souffrance.*



# Menu

*Agnès Rosentiehl*

---

*Une faim inextinguible partie des narines jusqu' 'aux pieds. Tout au long de ce menu de tous les sens, huit festins à plat unique pour dire l'angoisse du ventre... autant que le paradis.*

## *Menu*

Guerre en blanquette  
 Céleri surprise  
 Cœurs partagés  
 Chocolat national  
 Souvenirs de ma grand-mère Madeleine  
 Yaourt câlin  
 Rayons de soleil  
 Essence de cerises

*Guerre en blanquette* - Toutes étaient de formidables cuisinières : mes grand-mères, ma mère... La rivalité gonflait ferme entre ma mère et sa belle-mère, et pouvait prendre la forme d' une blanquette, entre autres dérivés... Ma grand-mère paternelle avait un coup à elle pour alléger ce monument, et ainsi faisait-elle des crêpes, de la purée, de l'omelette, tout ce qui menace de vous tomber dans l'estomac sans prévenir. Un coup simple que personne n'avait le culot d'imiter néanmoins, n'osant ni ne sachant doser la chose : là où la recette ordonnait sur un ton autoritaire de foncer sur le beurre ou la crème, elle contrait la graisse au moment stratégique

en versant une cuiller de flotte dans la marmite. Il en résultait un miracle de légèreté, de finesse, de subtilité. Ma mère, qui pratiquait la grande blanquette impériale suivant les règles éprouvées et sa main sûre, contre-attaquait à coup de champignons, d'exactitude, de fraîcheur et autres bazookas.

Moi, toute petite, j'oscillais entre ces blanquettes amoureuses, toutes deux visant à appâter les sens de mon père, bien entendu. J'hésitais, car il s'agissait bien de manger ma mère et ma grand-mère en blanquettes... Sucrer leurs os, croquer leurs cartilages. J'entendais bien discerner dans ces deux chaudrons les caractéristiques des viandes en question : chair de ma grand-mère, blanche et maigre, dont l'arôme grillé réveillait les idées, acérait les papilles, soulait les narines, salivait le palais à fond avant de cajoler l'estomac tout doucement... chair de ma mère, jeune et rebondie, moelleuse et laiteuse, riche, comblante et absolument parfaite... Impossible de préférer une blanquette à l'autre. Incomparables. Méditant sur les techniques, je dévorais mes ascendantes, me goinfrant de leurs membres bien cuits, de leurs jointures goûteuses, de leurs bons et bas morceaux, et de leurs fibres si parfaitement familiales. Le sang m'enivre et l'esprit s'incarne dans la recette : ma faux et ma fourche tranchent et déchirent, je me délecte de la cuisine des cuisinières qui m'ont mise au monde. Ainsi va la vie. Ainsi va la blanquette...

*Céleri surprise*. - Jolie salle à manger, chez la mère de ma mère en gilet vert... Des branchages d'arbres immenses envahissent les deux grandes fenêtres, les tableaux qu'elle a peints « ne sont qu'onde et flore » et recouvrent presque totalement le mur tendu d'un papier écossais vert. La nappe fraîche, à rayures vertes, est parée d'un couvert plus soigné encore que d'habitude - je remarque les porte-couteaux -, et je sais pourquoi : c'est mon anniversaire, j'ai quatre ans aujourd'hui. Tendue, impatiente, gourmande, et à l'affût. Tournée vers moi-la fêtée, cette mère-grand déclare d'entrée : « Aujourd'hui tu as quatre ans. Je sais que tu n'aimes pas le céleri. J'ai préparé du céleri. Tu vas t'habituer à manger de tout, désormais. » Je suis paralysée par la stupeur. Je ne vois pas le visage de ma mère. J'imagine qu'il est inutile de l'ameuter : sa mère est autoritaire, et le ton a été décisif. Oh ! oh ! oh ! qu'elle n'est pas gentille ! J'aurais tant aimé manger des macaronis au gruyère !

La mine très morose, sidérée dans mon petit for intérieur, je reluque le céleri dans mon assiette. Ledit céleri, noyé dans sa sauce blanche, a l'air bon enfant, mais je sais bien ce qu'il me réserve : un abominable avant-goût de parfum ! Qui se trompe de sens en offrant à ma bouche ce qui agace mon nez ? Et beurk... qui aurait envie de goûter du parfum ? Voici pourtant qu'on me l'impose aujourd'hui. Ma colère ravalée se mue en effort pour déplacer le céleri de mes narines à mon gosier. Ce sale truc passe tant bien que mal, pas trop mal. Une bouchée après l'autre, je progresse dans la maîtrise de mon dégoût, et je prends goût à la maîtrise... Curieuse bascule : je vais bientôt apprécier le céleri et me méfier de ma mère-grand !

*Cœurs partagés.* - Ma cousine et moi, nous voilà portant comme ciboires en fête deux grands plats creux, grandes de recommandations et grosses de la somme en francs juste. Pas loin de la maison : c'est en face. La cour de la ferme crache sa forte odeur de paille humide, bouses de vaches, lait caillé, effluves de seaux tièdes et sueurs indistinctes. La fermière, une véritable tronche rouge vif trouée par deux yeux bleu céleste, nous attend : les cœurs commandés sont prêts. Dans nos plats de tralala, elle dépose en professionnelle d'énormes cœurs en fromage blanc, et puis elle nappe, recouvre, en versant lentement un crème lourde et souple qui habille de blanc nos cœurs blancs. Le retour, juste la rue à traverser, c'est Delphine et Marinette tremblant de tout flanquer par terre...

Dessert. Apothéose des douze cœurs moulés dans leur péplum indivis. On sert le dessert. Chaque cœur, saisi par deux grandes cuillers débordées, manque de fendre et se délite sur les bords, s'amochant aux entournares : il débarque dans chaque assiette un cœur brisé mouillé d'excuses crémeuses. La robe est devenue soupe. Nous cachons le carnage sous une pluie de sucre cristallisé, et feu ! l'immaculée matière, si légère, si fraîche, si douce, se couche sur nos langues heureuses : pur, parfait, vierge, divin. À ce moment précis, dans les narines de ma jeune cervelle, remonte, gigantesque, l'odeur monstrueuse et sensuelle de l'étable, la paille chaude, le purin, la sueur animale, la grosse bête, la vache !... l'auteur.

*Chocolat national.* - La récréation est finie. Nous voici de retour dans les odeurs, avivées par les radiateurs : papier écolier, mine de

plomb, colle blanche, encre mordorée, cire des pupitres en bois, c'est un concert odorant, avec, au soprano, le parfum léger mais excitant de notre institutrice adorée, vêtue d'un collier de perles, d'un cachemire pastel, talons aiguilles et sourire éblouissant. Grâce à elle, nous nageons toutes avec aisance dans le milieu des analyses logiques, j'adore souligner les compléments circonstanciels de cause en jaune et entourer les conjonctions de subordination d'un rectangle. Mais on frappe, la porte s'ouvre, entre la dame de service. Elle est noire et ses cheveux blancs surprennent, elle porte un tablier de travail gris. Oui, la voilà : depuis le début de cette année, tous les jours elle entre les deux bras alourdis, juste après la récréation, d'un grand broc brûlant. Prévenues, toutes, nous avons dans notre cartable un quart ou une timbale. Moi, vaguement honteuse, je sors une timbale en argent, cabossée mais qui se fait remarquer : on se gausse un peu, d'un coup d'œil, sans plus, ne sachant pas trop de quoi.

La dame de service passe tranquillement dans la rangée, entre nos pupitres. Elle verse dans chacun de nos récipients un fleuve sombre au fumet fumant dont la fragrance violente remonte instantanément des narines au cerveau : c'est du vrai cacao dans du lait bouillant, promesse d'une fabuleuse caresse. Un très léger murmure sans mots, un souffle de jouissance progresse suivant le broc toujours bouillant qui se vide dans les quarts. Muettes nous demeurons : on ne parle pas en classe. C'est très chaud, trop chaud, et nous en sommes à humer la volupté pendant cinq bonnes minutes. L'analyse logique se déroule intacte, les compléments d'objet indirects rappellent, les crayons verts tracent. Je surveille ma timbale, j'embrasse sa vapeur avec les yeux. Ça y est... Une gorgée d'amour absolu venu du monde entier. C'est le Chocolat Universel offert par la Nation, dont la patte rosé colore si généreusement l'Afrique sur la carte suspendue au fond de la classe. Encore un gorgeon. Je prends mon crayon bleu pour débusquer un sujet inversé. Une goulée de chocolat. Un verbe intransitif. Une dernière, la meilleure, pâte sensuelle et douce coulant des profondeurs...

Revue ? J'attends demain. Demain y a école.

*Souvenirs de ma grand-mère Madeleine* - L'œil malin de grand-mère guette ma conversion possible : elle est en train de se taper un truc pas possible à petites bouchées gourmandes, un bazar

bizarre : une tartine de beurre salé accompagnant des quartiers de poire fraîche épluchée. Hier, c' était des reines-claude, ou du raisin, toujours avec son beurre salé ! Perplexe je suis. Devant ma réserve, elle vante le sel qui excite la langue et fait exploser le parfum des fruits les plus doux. Je rétic. Ce sel-sucre m' inquiète de sa part. Mazette, je tâte pourtant du rôti de porc à la compote de pommes sous la bannière de ma mère dont le salé-sucré reste un des bastions : de là elle a une vue imprenable sur la Béotie de mon père qui n' aime que les nouilles ; à coup de canards à l' abricot, elle le tient en respect culturel. Ma grand-mère, elle, affecte de mépriser un peu cette cuisine qu' elle qualifie d' excentrique, évidemment. Alors, alors, d' où lui vient donc cette étonnante volupté salée ?

Une fois de plus... elle parle de son enfance, j' aurais dû m' en douter : en Vendée, c' est comme ça qu' on goûte les fruits, me sort-elle, nostalgique. La Vendéenne est émue tout l' été par un verger qui embaume aussi fort que le nôtre ! Alors moi, j' essaie. Je plonge. Je veux goûter la Vendée de grand-mère... Et je prend un tel élan que me voilà partie à me souvenir aussi : je mange les poires, le raisin, les reines-claude avec ma tartine de beurre salé, et je me souviens précisément des images de l' enfance d' une autre, j' entends les calèches tirées par des chevaux, j' aperçois des maillots de bain rayés à manches ballon, des canotiers inconnus et mille fois racontés, des femmes en grande robe noire assises sur le sable jamais vues et bien distinctes, des voitures à âne jamais connues, des lampes Pigeon et des oncles, pourtant bien morts à Verdun, droits debout dans ma pure imagination exaltée par le beurre salé de la Vendée, il y a plus de cent ans, dans le verger, là, là, devant moi !

*Yaourt câlin.* - Oh ! la moche chose qui vient d' entrer dans la maison : un énorme couvercle marron, qui s' installe en plein milieu du placard de la cuisine. Hop on soulève et, là-dessous, sept petits pots hexagonaux attendent le miracle du lait changé en yaourt. C' est ma mère qui officie, thermomètre à main droite, casserole de lait à main gauche. Ça n' a pas l' air évident. Elle semble fébrile, assez affairée. Ça sent le yaourt chaud, vu qu' elle a distribué la manne magique aux sept pots. Mais ça marche : le lendemain, nous soulevons précaution-neusement l' immonde couvercle et, merveille, les petits pots ont durci, le lait s' est sagement figé. Et alors ?

Alors c' est fantastique : c' est devenu le lait de maman, cela nous paraît évident ! Encore tiède, ferme, doux car à peine acidulé ; nous tétions avidement ces yaourts sortis de l' horrible couvercle noir avec des lapements de chiots excités. Doux, doux, les yaourts de la main de maman, tièdes, câlins, fermes, parfumés, délicieux, mille fois meilleurs qu' aucun autre, doux, doux... Maman n' arrive plus à fournir, on lui lape ses sept yaourts plusieurs fois par jour, papa en tête. Un jour elle en a marre. Sevrage. Le gros couvercle moisit de l' intérieur, il passe à la cave, se fend. On le jette, avec la mention : « Regrets éternels ».

*Rayons de soleil.* - Sous le soleil brûlant de l' après-midi, deux géants voilés de tulle étouffent dans leurs scaphandres de toile. Ils rentrent lentement, sur l' allée sablée, encombrés de cadres dorés et dégoulinants, cernés par une ruée d' abeilles furieuses. Sueur, vapeurs chaudes. Et puis soudain, fraîcheur de l' office sombre et gris. Dépouillés de leurs cottes de maille, mon père et ma mère s' activent : on roule les mécaniques d' un énorme cylindre, la machine à compresser les rayons. Au pied de cette usine, un seau de métal. L' or du miel apparaît soudain, coule à gros débit translucide, remplit un seau, un autre, un autre, un autre. L' âcreté de l' arôme fait racler la respiration, pénètre partout dans le corps, poisse les narines, étourdit jusqu' au vertige. « Attention aux rayons », dit mon père qui entasse les cadres dégouttant de miel. Les rayons ? Figée devant les seaux débordants, tous les sens dehors, je trempe un doigt dans l' or collant et je suce doucement. Pour moi c' est certain, j' avale du rayon de soleil, bien sûr !

*Essence de cerises.* - Monter sur le dos d' un gigantesque dragon vert, escalader son échine monstrueuse et dure, chevaucher le monstre et cueillir les fruits des hauteurs ; c' est juin, mois du cerisier en folie. Oui, il regorge de boules rouges, d' ailleurs il est aussi rouge que vert, alourdi de jus de fruits et chargé de nos corps en sus. Vautrée sur la branche maîtresse dont la pente douce constitue une assise parfaite, je me comporte en ventre. Je n' ai qu' à tendre la main, à peine allonger le bras, ce sont des grappes entières qui s' offrent. Dire que j' engloutis, c' est peu dire. Je suis une véritable usine à réduire les cerises. Ce jus tiède et rafraîchissant à la

fois, qui gicle sous les morsures, car on croque carrément, quelle jouissance ! Mal au ventre ? Mal nulle part, oui !

Ces cerises énormes, tendues, éclatantes, ont le goût de l'arbre entier, on les dissèque au passage : saveur âpre et profonde des branches noires et brillantes comme charbon au soleil, fraîcheur et acidité des feuilles vertes et lumineuses, sucre exquis promis par le rouge du fruit, et, couronne générale, le goût unique de la cerise, synonyme absolu de la forme. Mûres, trop mûres, pas mûres, toutes meilleures et toutes avalées. Patiemment, ma mère attend que nous retombions, telles des sangsues ivres. Pas question de redescendre. Certes mon rythme d'engloutissement ralentit, devient intermittent. Pourtant j' y suis, j' y suis toujours : je rêve, tigresse à califourchon sur la grosse branche qui me soulève les pattes arrière, excitée et repue à la fois, je rêve, je rêve de l'éternité.

---

*Agnès Rosenstiehl*